Marie-Hélène BACQUÉ, Carole BIEWENER, *L'Empowerment, une pratique émancipatrice ?*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Poche, 2013, 175 pages

Gilles Boenisch

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9920>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9920

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 386-387

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Gilles Boenisch, « Marie-Hélène BACQUÉ, Carole BIEWENER, *L'Empowerment, une pratique émancipatrice ?* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9920> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9920>

et de leurs routines, les amener à des prises de conscience et de parole, créer du lien et du partage, susciter de la solidarité et de la dignité, réhabiliter les notions de jeu et de plaisir, stimuler l'imagination et l'inventivité, créer des occasions de rencontre et d'étonnement au creux de la vie quotidienne » (pp. 103-104).

Hélène Crombet

Mica, université Bordeaux Montaigne, F-33607
helene.crombet@gmail.com

Histoire, sociétés

Marie-Hélène BACQUÉ, Carole BIEWENER, L'Empowerment, une pratique émancipatrice ?

Paris, Éd. La Découverte, coll. Poche, 2013, 175 pages

Marie-Hélène Bacqué et Carole Biewener proposent une mise au point sur la définition et le flou conceptuel qui accompagne la notion d'*empowerment* utilisé dans des contextes et des significations variables. « Comment comprendre cette notion ? Pourquoi un tel engouement ? Que peut-elle apporter » (p. 5) ? Cet ouvrage fournit un inventaire critique de la polysémie du terme, en particulier des difficultés de stabilisation, et de « quasi-impossibilité de sa traduction » (p. 6). Il fait prendre conscience de la fécondité du terme qui, malgré la dissémination et l'antériorité, recouvre des utilisations dans de nombreuses pensées diversifiées, en ayant en commun la question centrale de la capacité d'agir entre une responsabilité individuelle et collective. Marie-Hélène Bacqué et Carole Biewener s'appuient en particulier sur une comparaison entre les États-Unis et la France en synthétisant de manière très pédagogique la foisonnante littérature anglophone, partant de sa genèse à l'histoire des variantes jusqu'à celle des pratiques sociales qu'elles ont nourries.

L'*empowerment* articule deux dimensions, « celle du pouvoir, qui constitue la racine du mot, et celle du processus d'apprentissage pour y accéder. Il peut désigner autant un état qu'un processus [...] à la fois individuels, collectifs et sociaux ou politiques [...] impliquant une démarche d'autoréalisation et d'émancipation des individus, de reconnaissance de groupes ou de communautés et de transformation sociale » (p. 6). Plusieurs mots ou expressions ont été inventés en français comme *capacitation*, *empouvoirement*, *pouvoir d'agir*, *puissance d'agir*, *pouvoir d'action*, pour tenter de représenter cette définition, mais ils ne rendent pas compte du processus pour arriver au résultat et la dimension collective.

En effet, l'*empowerment* est tout autant processus que résultat de ce processus. Il dit à la fois le pouvoir à rechercher, à obtenir, à conquérir, et le processus d'apprentissage, d'acquisition des connaissances qui permet d'y accéder sur un double plan individuel et collectif. À cela s'ajoute la difficulté de la trajectoire du terme dans la multiplicité des champs où il est mobilisé de manières parfois contradictoires. Cet aspect est présenté dans l'introduction, « Pourquoi l'*empowerment* ? » (pp. 5-20), et le premier chapitre, « L'*empowerment* : un nouveau paradigme pour l'intervention sociale » (pp. 21-50) qui retracent avec précision les éléments sémantiques, historiques et philosophiques. Pourtant, malgré ces éclaircissements et quel que soit le contexte, il en ressort une problématique commune : l'incapacité des politiques et des experts à répondre aux attentes. Pourtant, l'*empowerment* peut-il caractériser un processus de changement radical ou n'est-il que l'expression d'injonctions à l'autonomie et à la responsabilité ?

Par un mouvement d'internationalisation et de transnationalisation, la notion d'*empowerment* a voyagé et « s'est transformé[e] dans une dynamique d'hybridation » (pp. 139-140). Avec une origine diffuse dans la société civile, son internationalisation s'est faite « au prix de la domestication de la notion et d'une tendance à sa dépolitisation », se traduisant en particulier par la « disparition des dimensions sociales ou politiques au profit d'une approche individuelle » (p. 140). Pourtant, l'*empowerment* implique une transformation des relations entre les individus et les institutions, entre le collectif et les institutions, entre les pratiques et leurs contradictions.

Marie-Hélène Bacqué et Carole Biewener distinguent des idéaux-types qui se dégagent des différentes interprétations : « La reconnaissance et la prise en compte de l'*agency* et des subjectivités ; l'articulation entre émancipation individuelle, collective et projet politique ; la réflexion sur la nature et les différentes formes de pouvoir » (p. 143). Pour autant, si toutes ces approches envisagent la transformation des individus, ce ne sont pas les mêmes individus et ce ne sont pas les mêmes subjectivités qui sont mobilisés. Dans le modèle radical, l'*empowerment* a pour but la transformation sociale fondée sur la « construction d'une conscience critique et sur les conditions structurelles de la domination. L'enjeu principal est dès lors de faciliter une prise de conscience permettant de développer des "subjectivités de résistance" et des "subjectivités radicales" et de travailler ensemble identités du sujet et positions sociales en tout genre » (p. 143). Dans le modèle social-libéral qui consiste à

associer démarche d'*empowerment* à des institutions de régulation sociale, ou le modèle néo-libéral qui est centré sur le marché, « l'*empowerment* implique le développement d'une capacité d'action individuelle reposant sur une capacité à faire des choix rationnels, utiles, effectifs ou intentionnels » (p. 143). Une capacité visant à « adapter le terrain de jeux », mettant l'accent sur l'individu citoyen détenteur d'un capital social et appartenant à une collectivité pour le modèle social-libéral. Une capacité visant plutôt à produire un individu entrepreneur et consommateur, un *homo aeconomicus* qui contribue à reproduire et faire fonctionner le système capitaliste plus qu'à le questionner ou à le transformer, pour le modèle néo-libéral.

Pourtant, ce qui ressort nettement de cette analyse est qu'il ne peut exister de projet de transformation sociale qui ne se fixe comme objectif l'émancipation et la liberté des individus et que la finalité ne peut se réduire à une prise de pouvoir. L'articulation des dimensions individuelle, collective et politique constitue un élément capital de la démarche transformatrice de l'*empowerment*. Paradoxalement, l'*empowerment* désigne « un processus sociopolitique qui articule une dynamique individuelle d'estime de soi et de développement de ses compétences avec un engagement collectif et une action sociale transformatrice. Or le succès de la notion dans l'intervention sociale comme dans le développement international s'est accompagné de l'affaiblissement, voire de l'abandon, des dimensions sociales et parfois collectives au profit de démarches [...] personnelles » (p. 144). Comme l'expliquent Marie-Hélène Bacqué et Carole Biewener, pour que l'*empowerment* puisse être plus qu'une méthode de développement ou d'adaptation et de responsabilisation des individus et reste un projet d'émancipation, « se posent à la fois la question de l'intégration et celle du dépassement des individus et des groupes dans une perspective politique » (p. 144). Pour les auteurs, il s'agit d'interroger « la construction d'un processus et d'un projet de transformation sociale, reposant non plus sur un modèle et sur une perspective dessinée par avance et portée par une avant-garde, mais construit à partir d'une multiplicité d'interventions collectives et individuelles, de réseaux à différentes échelles » (p. 144). Néanmoins, cette possibilité de transformation passe inévitablement par la constitution de « contre-pouvoirs, conçus non seulement en termes d'opposition au pouvoir, mais de création, d'invention, d'expérimentation dans les différents champs de la vie sociale », qui engagent les possibilités d'agir à la fois individuellement ou collectivement avec une vision politique en termes de

« transformations sociales profondes », impliquant la prise en compte de différentes formes de pouvoir : « pouvoir de », « pouvoir avec », mais aussi « pouvoir sur » (pp. 144-145).

Tel qu'il est analysé et décrit par Marie-Hélène Bacqué et Carole Biewener, l'*empowerment* rend lisible la prise en compte nécessaire et émancipatrice de la liberté individuelle, indissociable des conditions structurelles et institutionnelles qui participent à sa condition de possibilité, et potentiellement favoriserait à faire émerger un *empowerment* contemporain.

Gilles Boenisch

Crem, université de Lorraine, F-57000

gilles.boenisch@gmail.com

Annette BECKER, *Voir la Grande Guerre. Un autre récit (1914-2014)*.

Paris, A. Colin, 2014, 256 pages

Ce bel ouvrage labélisé par la mission du centenaire de la Première Guerre mondiale traite des diverses expressions visuelles de la guerre. L'auteur précise que cette « difficile représentation de la violence » par des moyens variés et utilisés par toutes les populations concernées atteste que « la très longue mémoire du conflit et ses refoulements continuent de hanter l'imaginaire collectif » (p. 188). Spécialiste de la Grande Guerre et déjà auteure de nombreux ouvrages sur des acteurs de la période (Guillaume Apollinaire, Maurice Halbwachs), Annette Becker a déjà exploré les mentalités des soldats et civils par le biais des monuments aux morts et des objets religieux. Elle explique vouloir cette fois se « placer à hauteur d'œil, voir ce qui a été senti, perçu, restitué du conflit » (p. 12). Le volume est organisé en quatre chapitres qui sont autant de pôles à partir desquels se déploie son analyse. Consacrés tour à tour à la photographie (pp. 15-64), aux caricatures (pp. 65-114), au camouflage (pp. 115-160) et aux objets manifestant le deuil (pp. 161-212), ils présentent de nombreuses reproductions de photographies, d'albums, de tableaux, de dessins et de monuments. Annette Becker décrit et analyse ces sources sans les hiérarchiser dans le but de comprendre comment ils rendent compte de la perception de la guerre de leurs auteurs. Par exemple, elle s'intéresse moins au simple sujet d'une photo isolée qu'aux conditions dans lesquelles celle-ci a été prise (marque des appareils, moments au front, choix des points de vue), par qui (le soldat, sa famille), quand (pendant ou après la guerre), à la façon dont elle est mise en valeur (dans un portefeuille, un tableau brodé, un album, un journal), aux lettres et légendes qui l'accompagnent ou la commentent. Elle compare aussi